

À table !

Au menu de ce numéro, deux enquêtes qui montrent les méfaits de la mondialisation sur le contenu de vos assiettes. La première sur la tomate et l'autre sur le miel. Quoi de plus mondialisé que la tomate ? Nous en mangeons sur les pizzas et les pâtes italiennes, dans le ketchup américain ou le poulet mafé sénégalais. Mais si vous croyez que ces tomates sont produites localement, vous faites erreur. Une grande partie vient de Chine où elles sont cultivées et récoltées dans des conditions peu reluisantes. Vous espérez mieux vous en sortir avec le miel, un aliment réputé pour ses vertus médicinales depuis l'Antiquité. Vérifiez quand même qu'il n'est pas coupé de sucre, d'eau ou pire encore du côté de la Grande Muraille. Écrits par des journalistes, ces deux ouvrages vous montreront aussi qu'il est possible de parler économie de manière intelligible pour peu que l'on abandonne le jargon. Le reportage s'y prête. Lisez pour vous en convaincre *Le casse du siècle* de Michael Lewis pour tout saisir de la crise financière de 2008. Lisez ou relisez Vernon Subutex pour comprendre ce qu'est le déclassement.

Nous comprendrions parfaitement que ces deux livres vous aient coupé la faim. Alors tournez-vous vers d'autres nourritures intellectuelles. Ce numéro n'en manque pas. Goûtez par exemple la vie américaine, qu'elle soit celle d'un anonyme comme chez Sinclair Lewis ou celle de la famille Kennedy. Si vous préférez les plats plus épicés essayez le Burundi en lisant *Petit pays* ou découvrez le Vietnam de Pierre Loti. Alors bon appétit !

Sommaire

L'empire de l'or rouge,
Jean-Baptiste Malet, p2

Babbitt,
Sinclair Lewis, p3

*Enquête sur le nouvel
or jaune,*
François Roche et
Béatrice Mathieu, p4

*Ils vont tuer Robert
Kennedy,*
Marc Dugain, p5

Petit pays,
Gaël Fayre, p6

*Une guerre au loin,
Annam 1883,*
Sylvain Venayre, p7

La Grande Arche,
Laurence Cossé, p8

Les hommes,
Richard Morgiève, p9

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

Sylvie Mercier,
Laurent Bisault,
Pierre-Julien Andrieux



L'empire de l'or rouge

Jean-Baptiste Malet, Fayard

Rouges de honte. C'est ce que vous serez après avoir lu la passionnante enquête de Jean-Baptiste Malet sur l'industrie de la tomate, si vous continuez à acheter ses produits. Parce que la tomate, amoureusement préparée par une mama italienne, c'est du passé. L'industrie agroalimentaire en a fait un produit mondialisé, élaboré dans un pays, transformé ou maquillé dans un autre et consommé ailleurs. Avec des chaînes de valeur qui, comme pour un Iphone, expliquent la localisation de ces activités. Petit voyage dans le temps et dans l'espace pour comprendre. Tout a commencé au début du vingtième siècle à Pittsburgh aux États-Unis dans la Heinz Company. Henry Heinz y a inventé bien plus que le ketchup. À savoir une entreprise qui allait devenir mondiale grâce à une recherche forcenée de la productivité. Avant même ce que fit Henry Ford dans son usine d'automobiles. Seconde étape : la constitution d'une industrie italienne sous Mussolini. En cherchant à assurer l'autonomie alimentaire de son pays, le dictateur rationalise la production, aide à la constitution d'usines de machines-outils autour de Parme pour structurer la filière. Les excédents se créent et les exportations démarrent, facilitées par la diaspora italienne des États-Unis. Avec la popularisation de la *pasta* et des pizzas, la mondialisation est en marche. Les Italiens sont la référence et exportent leur savoir-faire dans le monde entier. Dans les années 80, ils aident les Chinois à créer des usines



de concentré dans le Xinjiang, leur province musulmane. La main-d'œuvre ne coûte rien : un centime d'euro par kilo de tomates pour les cueilleurs. Moins encore pour les prisonniers du goulag qui sont réquisitionnés. Les maladies dues aux pesticides sont offertes par les patrons. Car pour booster la rentabilité, les semenciers ont opté pour des variétés spécifiques qui réclament de la chimie. Avec une peau dure, histoire de résister au transport. Et très peu d'eau dans les fruits puisque ces tomates sont exclusivement destinées à produire du concentré. Le marché intérieur restant à créer, les Chinois exportent, surtout en Italie, où le concentré est dilué puis revendu comme produit italien. Rien, et surtout pas la réglementation européenne, ne s'y oppose. Les mafieux du sud de la Botte l'ont compris et en font de Naples à Foggia ou à la Sicile un nouveau moyen de blanchiment de leur argent. Accessoirement, ils embauchent Bulgares, Roumains et autres migrants pour soutenir la production transalpine. Toutes les entreprises de la grande distribution vous refourguent leurs concentrés, pulpes et autres coulis. Le concentré chinois aurait-il mal voyagé, il est alors coupé, mélangé et expédié en Afrique un marché en forte progression. Tant pis pour les producteurs locaux de tomates qui ne peuvent pas lutter contre cette concurrence. L'histoire n'est pas finie. Les entreprises chinoises deviennent plus ambitieuses. Elles fournissent peu à peu des produits plus élaborés et plus profitables. Ils prennent également pied en Europe en rachetant notamment l'entreprise française Le Cabanon. L'ancienne coopérative est

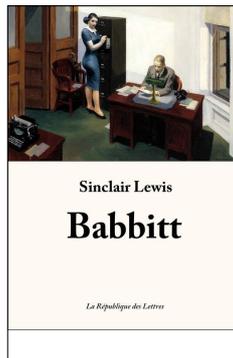
dépecée et n'est rapidement plus qu'un prête-nom pour écouler du concentré *Made in China*. Pas en reste, les Américains répliquent en mécanisant la récolte. Pour faire quoi ? « *De la merde* » aurait dit un chroniqueur gastronomique récemment disparu. Alors la prochaine fois que vous envisagerez

de manger de la sauce tomate, laissez tomber l'industrie. Achetez vos ingrédients près de chez vous et un peu d'huile de coude. Votre survie et celle des esclaves de la tomate du Nord de la Chine ou de Californie sont peut-être à ce prix. Cela vous permettra aussi d'éviter le carton rouge.

Babbitt

Sinclair Lewis, La République des lettres

Tel un chirurgien, Sinclair Lewis dis-sèque les petits détails de la vie quotidienne de son héros, Babbitt, agent immobilier à Zenith, ville imaginaire du Middle West. À travers ces détails, tout le conformisme d'une société se révèle au grand jour. Dans les conversations, pas de débat, chacun formule les idées des autres par peur de déplaire. La réussite économique apparaît comme la seule finalité de la vie. L'augmentation de la production industrielle, l'essor de l'immobilier et la spéculation qui l'accompagne font la fierté des hommes d'affaires. L'automobile devient le marqueur du succès de la réussite sociale. Même l'église n'échappe pas à cette passion du business. Babbitt accroît la fréquentation de son église presbytérienne en engageant un agent publicitaire ! La classe moyenne rêve de consommation mais

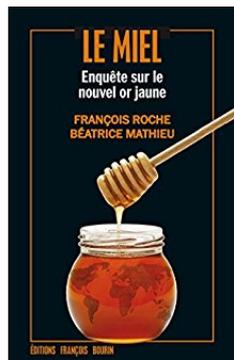


mène une existence vide de sens. Babbitt tente bien d'échapper à son quotidien, rêve de liberté mais hésite, change sans arrêt d'avis. Enfin décidé à profiter de sa liberté, il soutient des idées opposées à celles de ses relations, tente les aventures féminines ou les escapades en pleine nature mais au final la détermination lui manque toujours. Son fils n'est guère différent. Il a lui aussi la passion de la voiture mais déjà un nouvel objet le fait rêver : le téléphone sans fil ! Car Babbitt a pour cadre non la société d'aujourd'hui mais l'Amérique des années 20, celle qui ne va pas tarder à s'effondrer avec la crise économique. Sinclair Lewis laissera alors la place à John Steinbeck. Écrit en 1922, ce roman connut un grand succès et aurait pu aussi décrire l'Amérique prospère des années 50. Le tableau d'Edgar Hooper (un bureau de nuit) en couverture nous plonge encore un peu plus dans l'univers de cette époque.

Enquête sur le nouvel or jaune

François Roche et Béatrice Mathieu,
François Bourin

Un voyage. Un voyage au cours du temps et de l'espace. C'est ce que vous offrent François Roche et Béatrice Mathieu dans leur petit livre sur le miel. Un livre d'enquête fort bien écrit par deux journalistes. Un livre de passion car Béatrice Mathieu est aussi apicultrice. À ses heures comme tant d'autres producteurs de miel en France qui ne vivent guère de cette activité. Direction la préhistoire pour commencer car on trouve trace de consommation de miel 9 000 ans avant J.-C sur des peintures rupestres de Mésopotamie. Une étape ensuite dans l'Antiquité puis au Moyen Âge deux périodes où le miel fascine non seulement les grands auteurs comme Pline mais aussi où il circule dans toute l'Europe. La multiplication des cultures de canne à sucre, d'abord en Asie puis en Amérique latine, ne le fait pas disparaître. Même si cette nouvelle production illustre le combat de David contre Goliath. D'un côté une activité artisanale exercée pour l'essentiel par les abeilles. De l'autre une production humaine à grande échelle qui tue des millions d'Africains victimes de la traite négrière. Et pourtant le miel traverse les siècles grâce aux abeilles. Et c'est ici que réside le danger. Car elles sont aujourd'hui décimées, ce qui fragilise d'autant la production mellifère et plus encore une grande partie des cultures qui ont besoin de la pollinisation qu'assurent les abeilles et beaucoup d'autres insectes. La réduction des

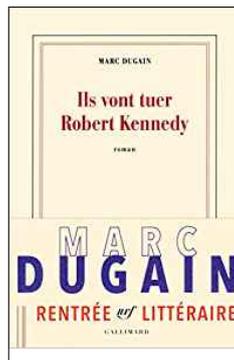


populations d'abeilles a des causes multiples : les virus et autres prédateurs comme le frelon asiatique qui se déplacent facilement avec la multiplication des échanges de marchandises. Les pesticides déciment les ruches quoi qu'en disent les industriels qui les fabriquent. La simplification des assolements n'arrange rien car elle réduit d'autant le garde-manger des abeilles. Mais certains apiculteurs ont aussi leur responsabilité quand ils importent des cheptels pas adaptés à leur territoire. En Chine le premier producteur mondial, la situation est si grave que les hommes se substituent aux abeilles pour polliniser les cultures. Et les apiculteurs américains louent leurs ruches pour que perdurent les cultures d'amandiers en Californie. Un autre danger met en péril les producteurs de miel en France. La fraude qui pousse les Chinois à vendre plus de miel que ne leur permettent les colonies d'abeilles dont ils disposent. En ajoutant du sucre, de l'eau ou des produits synthétiques au miel qu'ils exportent. Certes, la France n'importe pas de miel chinois mais elle ne produit qu'un quart de ses besoins. D'où des achats de miels européens qui pourraient être des miels chinois maquillés. Pour ne rien arranger, les contrôles de la direction générale de la Concurrence montrent aussi que les miels de la grande distribution prennent quelques largesses avec la réglementation. Ce portrait fort critique de la filière ne désespère pas pour autant Béatrice Mathieu qui décrit aussi la beauté d'une récolte au fin fond la Creuse.

Ils vont tuer Robert Kennedy

Marc Dugain, Gallimard

Retour aux États-Unis. Dans son nouveau roman Marc Dugain y retrouve les Kennedy abondamment décrits dans *La malédiction d'Edgar*. Mais cette fois, John Fitzgerald n'est plus l'objet principal du roman. Il partage cette fonction avec son jeune frère Robert communément appelé Bobby. Le destin tragique des deux Kennedy s'entrecroise aussi avec celui de la famille du narrateur qui aurait été mêlée à la mort des deux frères. Autant le dire, vous ne découvrirez pas la vérité sur ces deux assassinats, car de vérité exacte il n'y en aura sans doute jamais. Mais vous aurez navigué au sein de la mafia américaine, des exilés cubains, de la CIA, du complexe militaro industriel dont nul ne peut douter qu'ils aient eu leur part de responsabilité dans ce double assassinat. Vous aurez également une meilleure vision de la psychologie de ce clan aujourd'hui rentré dans l'histoire. Son périple prit fin avec la mort de Bobby car aucun descendant, ni leurs frères ni leurs enfants ne purent perpétuer l'ambition du chef de la tribu Kennedy, leur père Joe, qui voulait un des siens à la tête du pays. Ce patriarche est bien loin de l'image enflammée que nous a laissée John. Joe est avant tout un mafieux. Il fit fortune pendant la prohibition avant d'acheter l'élection de son fils auprès d'autres mafieux qui lui apportèrent les votes dont John avait besoin dans quelques États clés. Le méchant n'était donc pas Nixon pendant l'élection présidentielle de 1960 mais bel et bien



John Kennedy. Le plus jeune président de l'histoire du pays vécut sans difficulté avec cet héritage. Comme il accepta avec plaisir la fortune familiale. Mais il en paya probablement le prix quand la mafia s'estima flouée car elle ne put jamais en retour récupérer ses possessions à Cuba désormais dirigée par Fidel Castro. Nommé ministre de la Justice par son frère, Robert assumait plus difficilement que John ces contradictions. Cela ne l'empêcha pas de mettre sur écoute Martin Luther King. Cela ne l'empêcha pas non plus d'incarner la gauche américaine après la mort de John. Il lutta contre la guerre du Vietnam et incarna le combat des Noirs américains dont la citoyenneté leur permettait surtout de se faire trouer la peau en Asie du Sud-Est. Robert se savait menacé par les mêmes forces maléfiques qui avaient assassiné John. Et pourtant il se présenta aux primaires des élections présidentielles de 1968 contre Lyndon Johnson. Tout laisse à croire que Robert allait remporter les primaires quand il fut abattu à Los Angeles. Shiran Shiran était-il le tireur, lui le Palestinien qui aurait ainsi voulu s'opposer au soutien annoncé de Robert à Israël ? On ne le saura pas davantage qu'on ne sait exactement ce qui s'est déroulé à Dallas en 1963 aux alentours de la voiture de John. Tels étaient probablement les destins de ces deux frères. Tellement liés qu'ils partagèrent même quelques-unes des innombrables maîtresses de John. Marilyn Monroe sûrement et même peut-être Jackie Kennedy après la mort de John.

Petit pays

Gaël Faye, Grasset

C'était le temps de l'insouciance, de la jeunesse, des copains dans l'impasse. Autant dire du bonheur. Gabriel jouait au foot, il pêchait, il volait des mangues dans les jardins avec Armand, Gino et les jumeaux. Gaby allait sur ses onze ans. Il avait une correspondante française à qui il racontait sa vie. Gabriel terminait l'école primaire à Bujumbura, capitale du Burundi. Sa petite sœur s'appelait Ana, son père venait du Jura, sa mère du Rwanda. Yvonne était une Tutsie. Elle avait fui son pays pour échapper aux massacres commis par les Hutus. Ces ethnies ne signifiaient rien pour Gaby et Ana. Ils savaient tout au plus que les Hutus avaient un gros nez et que les Tutsis étaient grands et maigres. Mais comme certains Rwandais présentaient les deux signes distinctifs, allez y comprendre quelque chose. Le changement arriva sous la forme d'une séparation de ses parents qui ne s'aimaient plus. Yvonne partit, Gabriel et Ana restèrent avec leur père, dans la maison où travaillaient Prothé le cuisinier, Donatien le contremaître et Innocent un homme à tout faire. Pour la première fois, des élections libres étaient organisées au Burundi. Le président élu n'était pas le candidat soute-



nu par l'armée. Le chef d'état-major déclara qu'il respecterait le choix des urnes. Le père de Gabriel n'en croyait rien. La vie continuait car à onze ans, les subtilités de la vie politique locale échappaient à Gabriel. Il avait mieux à faire comme manger du crocodile rôti au barbecue ou boire une bière avec ses copains le jour de ses onze ans. Le président de la République fut assassiné. Cette fois c'était du sérieux. Gabriel, Ana et leur père se réfugièrent dans leur maison et dormirent pendant plusieurs jours dans le couloir. Yvonne avait encore de la famille au Rwanda. Gabriel et Ana allèrent les voir pour célébrer un mariage. Pour les Tutsis rwandais, l'avenir s'annonçait sombre. Ce fut encore pire que cela. La violence et la haine gagnèrent le Burundi. On lynchait des hommes dans les rues, les kalashnikovs côtoyaient les sabres. Yvonne revint du Rwanda où elle avait cherché à sauver sa famille. En vain. Le temps africain prenait fin pour Gabriel et Ana. Ils allaient grandir à Saint-Quentin-en-Yvelines. Gaby serait d'abord étudiant puis chanteur. Sans pour autant oublier ses origines. Son récit a trusté les prix dont le Goncourt des lycéens. Quel que soit votre âge, n'hésitez pas. Derrière l'horreur se cache beaucoup de tendresse.

Une guerre au loin, Annam 1883

Sylvain Venayre, Les belles lettres

Partir d'un fait anodin pour en tirer un récit foisonnant. Sylvain Venayre, en disciple d'Alain Corbin, use de ce procédé pour nous proposer un livre passionnant. Son point de départ, trois articles écrit en 1883 dans *Le Figaro* par un écrivain au début de sa renommée : Pierre Loti. Ce chantre de l'exotisme, est à cette époque officier de marine et reporter. Il participe alors à la conquête coloniale de l'Annam, l'actuel Vietnam et assiste à son premier combat. En seulement deux jours, les Français prennent possession des forts qui ouvrent la voie à la prise de Hué, capitale de l'Annam. Bilan : 1 200 tués et 1 500 blessés côté annamites et ni morts ni blessés côté français. Pierre qui assiste à la bataille du pont du bateau veut en faire un récit réaliste qui marquera le lecteur. Alors, il affabule, en rajoute dans l'horreur. Sous sa plume, les marins français se comportent comme de grands enfants qui prennent plaisir à achever les blessés. Il n'hésite pas à écrire de manière innocente de cruelles vérités : « *pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si aventureuse qu'il faut faire beaucoup de morts, jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même* »¹. Succès garanti ! à la suite du 3^{ème} article, la parution est suspendue sur ordre du ministère de la Marine et Loti rappelé à Paris pour être démis de ses fonctions. Le gouvernement n'apprécie guère cette manière de décrire la colonisation sous des aspects aussi sanglants. Loti, ne com-



prend rien à l'onde de choc qu'il a déclenchée : ni à sa sanction, ni aux débats dans la presse sur la mission civilisatrice de la France que ses articles provoquent. Pour lui, persuadé d'avoir rendu hommage aux marins français, il ne s'agit que d'un « *étrange contre-sens* ». Avec le temps, il apparaît surtout d'une grande naïveté. Bien des années plus tard André Breton le jugera plus sévèrement en le surnommant « *l'idiot* ». Heureusement pour lui, l'affaire sera vite oubliée et Pierre Loti continuera sa carrière de marin et celle d'écrivain. Sylvain Venayre nous amène alors sur plusieurs chemins de réflexion. Il rappelle que si les articles du *Figaro* ont choqué c'est que le public de la fin du 19^{ème} n'est pas encore habitué à lire des scènes de combat aussi crues. La guerre de 14 s'en chargera mais à cette époque ce genre de récit est rare. Henri Dunant, le futur fondateur de la Croix rouge l'a bien compris. Il sensibilisera l'opinion publique à la gravité des blessures des guerres modernes en décrivant dans le détail les douleurs des blessés de Solférino. L'historien s'interroge aussi sur les influences littéraires de Pierre Loti. Il nous démontre que les scènes d'atrocités décrites par Flaubert dans *Salambo* ou dans *L'Iliade* inspireront Loti dans ses livres mais aussi dans ses articles à l'origine du scandale. Confier le métier naissant de reporter de guerre à un écrivain, c'est la garantie d'un certain style mais le risque d'un mélange entre réalité et fiction. À propos de style littéraire, celui de Loti occupe les salons littéraires parisiens. Ils se passionnent pour savoir si ce dernier re-

lève du romantisme ou d'un naturalisme en plein essor. Ces débats de salon ont-ils encore un intérêt ? *A priori* non, mais pour Sylvain Venayre la réponse est oui, car la question sur le naturalisme fut de savoir ce que représenter veut dire. « *Cette question n'est pas seulement actuelle. Elle est aussi cruciale dès lors que l'on parle des guerres lointaines et des folles cruautés qui s'y commettent, en notre nom, sans que nous puissions les observer* ». Terminons par un personnage haut en couleur. Le successeur de Loti

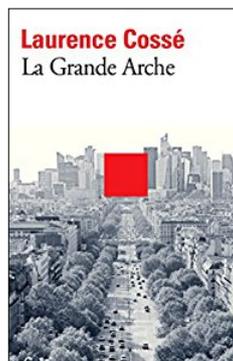
comme reporter du *Figaro* s'appelait Paul Bonnetain. Ancien militaire, il trouve beaucoup de vertus aux guerres mais aucune qualité aux Annamites. Étonnamment, ce délicieux personnage avait connu le succès avec un ouvrage naturaliste consacré à la masturbation. Cela lui avait valu un procès pour outrage aux bonnes mœurs et le surnom de Paul Bonnemain. Les historiens savent aussi avoir de l'humour.

1. Le Figaro, 17 octobre 1883 (disponible sur le site Gallica de la BNF).

La Grande Arche

Laurence Cossé, Gallimard

Quand en 1983 on découvrit le vainqueur du concours international d'architecture de la Tête-Défense on fut plus que surpris. Le vainqueur était Johan Otto von Spreckelsen, un Danois parfaitement inconnu. Il n'avait de sa vie construit que cinq bâtiments dans son pays natal : sa maison et quatre églises. Ainsi commençait une histoire qui aurait dû mener Spreckelsen à la postérité mais qui s'arrêta pour lui trois ans plus tard par sa démission. Un fait sans doute unique dans l'histoire de l'architecture où l'habitude veut plutôt que le décideur se sépare de son architecte. Puis par sa mort, car Spreckelsen décéda six mois après. Le livre de Laurence Cossé relate les incompréhensions de Spreckelsen face à des difficultés techniques bien trop élevées pour lui. Face à des mutations technologiques qui imposèrent l'informatique dans les grands chantiers. Alors que Spreckelsen crayonnait ses pro-

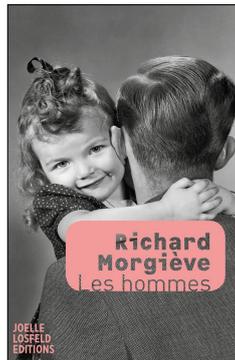


jets avant de les envoyer à Paris par la Poste. L'architecte ne comprit pas davantage les restrictions budgétaires qu'on lui imposa en ces années où François Mitterrand investissait dans des grands travaux de la Défense, au Louvre et à l'Opéra Bastille. Plus généralement, il ne pouvait imaginer comment fonctionnait la France. Car le Danemark est avant tout un pays de consensus où aucun gouvernement ne saurait remettre en cause les décisions de ses prédécesseurs. Alors que la France est traversée de conflits incessants. Mitterrand remettant en cause le projet imaginé par Giscard pour La Défense. Comme Chirac n'aura de cesse de défaire à partir de 1986 ce que Mitterrand avait tenté de rendre irréversible. La Grande Arche vit pourtant le jour. Mais le projet de Spreck fut aménagé par les quelques personnes qui envers et contre tous ne se résignèrent pas à voir disparaître le rêve initial de l'architecte danois. Malgré la gabegie et les appétits financiers que suscita ce grand projet.

Les hommes

Richard Morgiève, Joëlle Losfeld

Richard Morgiève est nostalgique des années 70. Celles où l'on rêvait de rouler en DS 21 ou mieux encore en DS 23. Le temps de ses vingt ans qu'il nous fait revivre avec son double Mietek Breslauer. Un gentil voyou juif d'origine polonaise, parlant vaguement le yiddish, orphelin de longue date, fidèle en amitié et grand séducteurs de femmes. Un peu proxo, même s'il ne met pas ses conquêtes sur le trottoir, se contentant de se faire entretenir par celles qu'il croit aimer. Un dur à cuire comme dans les romans de José Giovanni, capable de rosser les petites frappes qui l'attendent au coin d'une rue et de ne rien dire aux flics qui l'interrogent à coup de bottin. Un grand sentimental aussi puisqu'il prend soin de sa voisine de palier, Madame Test, qui finit difficilement sa vie dans un appartement situé bien trop haut pour ses vieilles jambes. Mietek vit de vols de voitures. Une activité plutôt rémunératrice mais pas suffisamment dangereuse pour le faire replonger. Car quand on a été en taule, on a aucune envie d'y retourner. En progressant dans le roman, on vous met au défi de



ne pas tomber sous le charme de Mietek comme cela vous arriverait dans la vraie vie si vous rencontriez Richard Morgiève. Car c'est bien son existence qu'il nous raconte dans ce livre. Un peu romancée car il n'a jamais fait de prison ni mis quiconque sur le trottoir. Mais pour le reste Mietek lui ressemble bougrement. Cela tombe bien car auteur de vingt-sept romans, Morgiève n'est jamais aussi convainquant que lorsqu'il nous raconte sa vie. Essayez donc *Un petit homme de dos* qui nous présente son père polonais qui se suicida quand il avait quatorze ans. Ou encore Fausto où il met en scène ses années d'orphelin. Une grande partie de l'histoire des *Hommes* est véridique. Le quartier Pernety dans le quatorzième arrondissement avec ses bistrot crasseux comme celui de la mère Renée. Débarras 2000, la société créée avec des copains pour vider les caves. L'amitié avec François à qui Morgiève a dédié nombre de ses livres. François si compliqué dans ses rapports avec sa famille. Sa capacité à s'occuper de l'enfant d'un autre. L'attirance pour l'écriture qui tarade Mietek est aussi la sienne. Et écrire, ça Richard Morgiève sait faire.